

PATRICK LAMM

*L'Amour
sans limites*



ROMAN

Patrick Lamm

L'Amour sans limites

© Patrick Lamm, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1660-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les déjeuners de presse ne sont pas ma tasse de thé. La raison ? Il m'est très difficile de faire deux choses à la fois. Ne sachant pas me broser les dents en jouant au ping-pong, je suis tout aussi incapable d'écrire en mangeant. Malheureusement, mon métier de journaliste ne me laisse pas le choix. Ce qui n'est pas sans conséquences : étant infichu de jongler correctement entre la fourchette et le stylo, je sors de table ballonné comme une montgolfière et inquiet d'avoir raté une information capitale.

Affligé d'un hypogastre saturé et passablement énervé, de surcroît, de n'avoir obtenu le moindre scoop d'un ministre bouffi de vanité, je rentrais au journal lorsque mon téléphone a sonné. C'était ma belle-mère. Elle tombait bien celle-là. « Eric, viens vite, il n'en a plus pour longtemps », a hoqueté Simone de sa voix rocailleuse hachée de sanglots.

— Tu m'as dit la même chose il y a quinze jours et je suis venu pour rien, j'ai répondu d'un ton excédé.

— Non mais, là, ça y est, on sent bien que c'est la fin.

— Tu as parlé aux médecins ?

— Oui, l'interne ne m'a laissé aucun espoir. Ce n'est peut-être plus qu'une question de minutes.

— Je passerai plus tard, j'ai un article à livrer.

— Tu le regretteras si tu ne viens pas maintenant.

Et voilà l'écharde maléfique de la culpabilité plantée à nouveau dans mon cœur ! Dès lors, je n'avais plus rien à objecter. J'ai appelé la rédaction en chef de « Forum » pour dire que mon père était sur le point de mourir et que je ne reviendrais probablement pas de l'après-midi. J'ai repris le chemin de la clinique de Bagnolet où, deux semaines plus tôt, j'étais arrivé au moment où le paternel montait dans une ambulance qui s'apprêtait à le ramener à son domicile du vingtième arrondissement.

Dans la voiture, je réfléchissais à ce que je répondrais aux gens qui, avec la mine de circonstance, ne manqueraient pas de me présenter leurs condoléances. « Merci, c'est gentil (...) Vous savez, c'est mieux ainsi, il était très diminué (...) »

Quatre-vingt-cinq ans (...) Il n'a pas souffert, il est parti tranquillement (...) Bien sûr, c'est un grand vide, je ne réalise pas encore tout à fait... ». Une litanie insupportable.

Je me suis garé à proximité de la polyclinique des Lilas, une construction blanche et basse entourée de pelouses qui avait plus l'aspect d'une maternelle que d'un établissement hospitalier. Dehors, l'air était frais et le soleil brillait. C'était une de ces belles journées dont février nous gratifie certaines années, une de ces journées qui porte en germe le printemps et incite à faire l'école buissonnière. Tout semblait à nouveau possible après le long engourdissement de l'hiver. Une appétence vernale remontait plaisamment le long de mes jambes et de mes bras.

« Quel nom dites-vous ? ». La réceptionniste de la polyclinique m'a dégrisé.

— Jean-Marcel Kohler.

— Kohler ? Vous êtes sûr du nom ?

— Oui. Je suis son fils.

— Savez-vous dans quel service il a été admis ?

— Il est en fin de vie.

— Chambre 15 au premier sous-sol.

Le premier sous-sol est bien l'antichambre de la mort. Pas un bruit, on ne souffre plus, on expire. Je pousse précautionneusement la porte de la chambre 15. D'abord je ne distingue rien tellement la pièce est sombre. Puis, je perçois une forme se déplier et s'avancer vers moi. Je reconnais Simone. Ses cheveux sont en désordre, ses yeux tout gonflés, ses joues pendent lamentablement. Elle me serre dans ses bras et, lorsqu'elle m'embrasse, je sens son visage baigné de larmes. « C'est bien que tu sois venu, ton pauvre papa il n'en a plus pour très longtemps », me dit-elle, la voix brisée par l'émotion. Je ne réponds rien. Une seconde forme s'approche timidement, si frêle qu'on dirait un elfe dans l'obscurité. Suzy, ma sœur, ma demi-sœur en réalité. Elle aussi pleure, elle aussi m'entoure de ses bras, elle aussi m'embrasse. Ça me fait tout drôle, moi qui ne la vois que pour la deuxième fois de ma vie. « Approche-toi, il est encore conscient », chuchote Simone.

Elles se rassoient de chaque côté du lit où le pater familias agonise. Il a la tête remontée sur les oreillers, les yeux fixes, le regard vitreux. Ses bras reposent sur les draps, inertes. De la morve s'écoule continuellement de son nez, sa bouche

vomit par hoquets irréguliers un liquide jaunâtre. Simone et Suzy l'essuient en permanence avec des kleenex. Sans doute doit-il pisser et chier sous lui. L'eau de la vie s'écoule par tous les orifices de ce corps qui meurt.

Je me place face à lui au pied du lit. Je croise son regard mais sans doute ne me voit-il pas. Et même s'il me voit, il ne me reconnaît pas. Depuis quelques mois déjà, il me disait « qui es-tu toi ? » lors des rares visites que je lui rendais. Même ma mère, sa bête noire, il ne s'en souvenait plus. Sa haine avait fini par l'abandonner. Je le regarde qui rend l'âme et je ne ressens rien. L'impression d'être au spectacle. J'observe les bulles qui éclosent à son nez, la couleur de la pituite qui coule de ses lèvres. J'écoute les gémissements qu'il émet parfois et les borborygmes qui éclatent sous les draps. Je compte les mouchoirs souillés qui tombent dans des sacs en plastique aux pieds de Simone et de Suzy.

J'épie ma sœur du coin de l'œil. Mon Dieu, quelle ressemblance avec le paternel ! Blondeur comparable, front bombé à l'identique, yeux tout aussi clairs, même nez busqué. Comme il devait être fier de sa fille, une vraie Kohler, une alsacienne bien née. Son joyau, son trésor qu'il protégeait si jalousement. Le cadeau inespéré de ses vieux jours. Comme il devait l'aimer. Comme elle devait l'aimer, ce papa gâteau que, moi, j'ai connu père fouettard. Elle le pleure, fontaine intarissable, petite fille inconsolable. Et moi l'œil toujours sec. De toute façon, je ne fais jamais de larmes, c'est pour cette raison que je ne peux pas porter de lentilles de contact.

Ma belle-mère s'inquiéterait-elle de mon insensibilité ? En tout cas, elle essaie d'établir la relation entre le vieux et moi. « Jean, regarde qui est là, c'est Eric, ton fils », elle souffle doucement à son oreille. Puis, se tournant vers moi, elle me dit : « Parle-lui, il t'entend ». Mais j'ai la gorge nouée. Rien ne sort de ma bouche seulement tordue par un rictus misérable.

Une infirmière entre, s'approche du lit et jette un regard désapprobateur au mourant avant de ressortir sans mot dire. Le corps médical semble s'impatienter devant ce moribond qui met du temps à passer. Je consulte ma montre, déjà plus d'une heure que je suis arrivé et le paternel qui fait de la résistance. Ça ne me surprend qu'à moitié. Il a tout vaincu dans sa vie, la dysenterie et le paludisme en Afrique, le diabète et l'angine de poitrine à son retour en France. Sacré gaillard quand même ! Alors un ultime pied de nez à la mort n'aurait rien de surprenant.

De nouveau mon regard revient se poser sur Suzy qui, sans pouvoir retenir ses

sanglots, essuie les glaires de son père. Je n'arrive pas à réaliser que nous avons le même géniteur, elle est tellement jeune, la moitié de mon âge, et nous nous ressemblons si peu. Pour elle, le doute n'est pas permis. Pour moi, je commence à m'interroger. J'en viens à me demander si c'est bien à l'agonie de mon daron que j'assiste. J'ai l'impression d'être un intrus. Ma place n'est pas ici, dans *leur famille*, dans laquelle je n'ai jamais été admis. Bredouiller quelque chose, n'importe quoi, mais partir.

Soudain un râle épouvantable. « Papa ! », crient en même temps les deux femmes. Ses paupières sont closes maintenant. Plus rien ne bouge dans son visage. Sa bouche et son nez sont taris. Plus d'eau, plus d'air, le corps s'est éteint. La vie est consumée. Brusquement, un spasme violent le secoue. Puis sa tête retombe, légèrement inclinée sur le côté. Ça y est, c'est fini.

Simone et Suzy se penchent sur lui et l'embrassent voracement comme deux hyènes dévorant leur proie. Au bout de quelques instants, Simone s'écarte et, en se tournant vers moi, m'invite à un dernier adieu. Je m'exécute. Je baise la joue chaude et râpeuse de l'auteur de mes jours. L'odeur des humeurs évacuées par son corps est répugnante. Je me recule et le contemple comme si je voulais incruster en moi un ultime souvenir. J'ai l'œil toujours aussi sec.

Ma belle-mère a appuyé sur une sonnette installée au-dessus du lit. Aussitôt, deux infirmières sont entrées en enfilant des gants en caoutchouc. Elles nous ont fait promptement sortir comme si une maladie contagieuse rôdait. « Nous allons procéder à la toilette du défunt, puis nous l'habillerons, a expliqué l'une d'elles. Cela devrait durer un bon moment. Vous avez une cafétéria au rez-de-chaussée. Nous viendrons vous chercher dès que nous aurons terminé ».

Dès que nous sommes sortis, Suzy a dit : « Je vous laisse, j'ai besoin de m'en griller une ». Depuis la cafétéria, Simone et moi l'observions. Emmitouflée dans un poncho rouge qui lui donnait un air de collégienne, elle était adossée à la façade de la polyclinique et tirait nerveusement sur sa cigarette. « Je me tracasse pour elle, a dit ma belle-mère en posant une main sur mon bras. Son papa, c'était tout pour Suzy. Je me doute que tu as beaucoup de travail, Eric, mais si tu pouvais t'en occuper un peu, ce serait formidable ».

— On ne se connaît pour ainsi dire pas.

— Mais elle sait que tu es quelqu'un de bien.

— Il ne faut rien exagérer.

— Un grand frère, c'est rassurant pour une gamine comme elle. Elle n'a que vingt-cinq ans et elle a tant à faire, travailler, s'occuper de son gosse.

— Il a quel âge ?

— Six ans.

— Et son mari ?

— Elle n'est pas mariée mais elle a un compagnon, Lionel, un gentil gars mais bon...

— Que veux-tu dire ?

— Il est garçon de café.

— C'est un honnête métier.

— Oui mais il galère.

— Je vois. Et toi, ça va aller ?

— Quarante ans que nous étions ensemble avec ton pauvre papa, tu te rends compte ? Quarante années de vie commune et d'amour ». Elle fond en larmes.

Je fais un rapide calcul dans ma tête. Quarante ans, putain, il était déjà avec elle il y a quarante ans ! J'en avais dix à l'époque, je ne le voyais plus guère mais, malgré tout, il avait toujours une chambre dans l'appartement que maman avait acheté à Eaubonne. Il y faisait quelques escales de temps à autre, histoire sans doute de donner le change. Bien que brèves, ses apparitions étaient toujours émaillées de beuglements pour un oui ou un non, comme s'il se sentait encore impliqué dans cette famille qu'il avait, en réalité, déjà abandonnée. Ses éclats de voix lors des disputes avec ma mère, je les entends encore. « Jamais je ne divorcerai avant que le petit n'ait atteint sa majorité », il aboie.

— Qu'est-ce que tu lui apportes à Eric ? T'es jamais là, rétorque maman.

— Je travaille.

— Et on peut savoir ce que tu fais ? Toujours en cheville avec ta cartomancienne ?

— Qu'est-ce que ça peut te foutre la belle en cuisses !

— Et où vis-tu ? On ne sait jamais où te joindre.

— Je n'ai pas de comptes à te rendre.

— À quoi bon rester dans cette situation ? Ça n'a aucun sens.

Il quitte le salon en gesticulant comme un fou furieux et s'enferme dans sa chambre. On l'entend pousser des jurons, souffler comme un cachalot, déplacer des objets sans ménagement, ouvrir et refermer des tiroirs. C'est sa façon à lui de se défouler tout en se maintenant en tension. Quand il réapparaît, il attaque bille en tête : « Henriette, si tu me cherches, tu vas me trouver ».

— Tu ne me fais pas peur, rétorque ma mère.

— Arrête de me provoquer ! C'est toi qui es la cause de tout.

— Qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre !

— Parfaitement, tu sais très bien ce que je veux dire. C'est toi qui m'as poussé à prendre le large. Heureusement que j'ai le sens des responsabilités vis-à-vis de mon fils. C'est pour ça que je ne divorcerai que le jour de sa majorité.

J'ai dix ans, il est déjà avec Simone et, malgré tout, il nous sert le couplet du sens des responsabilités. Quelle duplicité ! Et à Simone, que disait-il ? Brave Simone. Je la regarde, assise prostrée dans cette cafétéria, les yeux rougis par le chagrin. Quel âge peut-elle avoir maintenant ? La soixantaine bien sonnée probablement. Je me souviens des circonstances dans lesquelles il me l'avait présentée. J'avais vingt-cinq ans et j'étais déjà à « Forum ». Un jour, la secrétaire me passe un appel : « Jean-Marcel Kohler », me dit-elle. Stupéfaction. Je n'avais plus de ses nouvelles depuis une dizaine d'années. Mais lui, tranquille comme si l'on s'était quitté la veille, me lance : « Comment vas-tu fiston ? »

— Très bien merci, je réponds en tentant de masquer ma surprise.

— Figure-toi que j'ai retrouvé ta trace en regardant la télé. On a cité un de tes articles à la revue de presse en disant que tu étais journaliste à « Forum ». C'est un beau métier, félicitations. Je suis fier de toi.

— Merci.

— Tu es marié ?

— Oui.

— Et, bien sûr, tu n'as pas pensé à me prévenir de ton mariage.

— Encore eût-il fallu que j'aie tes coordonnées.

— Ta mère les a mais, bien sûr, cette peau de vache s'est bien gardée de te les donner. Es-tu heureux ?

— Oui.

— C'est bien. Voilà ce que je propose : je t'invite à déjeuner dans le restaurant d'un bon copain aux Halles. Qu'en dis-tu ?

— D'accord.

Ça me faisait plaisir de constater que mon père, après tout ce temps, ne m'avait pas complètement oublié. Désormais je n'avais plus rien à craindre de lui et j'espérais que nous pourrions établir, enfin, une relation apaisée. Quand je suis arrivé au resto, il était déjà là, il m'attendait au bar. Il n'avait pas changé, toujours aussi rondouillard, la coupe en brosse, le teint rubicond qui faisait ressortir ses yeux bleus, impeccable dans un costume trois pièces avec gilet à rayures et pochette blanche. Dans le comportement aussi, c'était le même. Malgré (ou à cause de sa petite taille), il plastronnait, riant fort, hélant les garçons d'une voix de stentor et apostrophant avec verve certains clients. Quand il m'a vu, il m'a adressé un petit sourire ironique qui semblait signifier : « Pas mal, hein, le dernier coup de ton père ? Je disparaissais et, hop, je réapparais ».

Il a, tout de suite, voulu me présenter au patron. « Albert, je voudrais que tu fasses la connaissance de mon fils », a-t-il lancé en direction d'un malabar débonnaire qui, avec sa moustache et une serviette sur l'épaule, était une caricature de bougnat.

— Bienvenu, a dit Albert en me tendant une main chaleureuse.

— Eric est journaliste à « Forum », a précisé mon père.

— Je vous félicite. Ça c'est un métier que j'aurais aimé faire. Toujours dans le secret des dieux, n'est-ce pas ?

— On essaie, j'ai répondu.

— Et, en plus, il est modeste ! s'est exclamé Albert. Sacré Jean, tu nous l'as bien réussi celui-là.

J'ai cru alors lire de la fierté dans le regard de mon père. C'était bien la première fois. Peut-être étais-je en train de devenir pour lui une sorte de trophée qu'il pouvait exhiber ? Le déjeuner se présentait sous les meilleurs auspices. Et force est de constater qu'il s'est, dans l'ensemble, bien passé même si j'ai eu droit à quelques remarques sur mon indifférence à son égard. Mais comment lui expliquer que, si je ne l'appelais pas, c'était qu'en réalité il me restait un fond de méfiance à son égard ?

Quand, enfin, nous étions sur le point de partir, il a appelé la serveuse qui s'était occupée de nous. « Simone, viens », il a aboyé. Comme une chienne